



Ronjoroŋo :

L'écriture mystérieuse de l'Île de Pâques

Un Travail Personnel par VIINAMÄKI, Viljami

Table de matières

Introduction / Avant-propos	5
Contexte culturel et historique	5
L'île de Pâques elle-même	5
Le peuple Rapa Nui	7
La langue Rapa Nui	9
Histoire du Roŋoroŋo	12
Création et utilisation	12
Découverte par l'Occident et intérêt linguistique	13
Les artefacts et glyphes ils-mêmes	14
Description générale des glyphes	14
Inventaire et description des artefacts	15
<i>Tahua (Objet A / Roŋoroŋo 1)</i>	15
<i>Aruku Kureŋa (Objet B / Roŋoroŋo 4)</i>	15
<i>Mamari (Objet C / Roŋoroŋo 2)</i>	16
<i>Échancrée (Objet D / Roŋoroŋo 3)</i>	17
<i>Keiti (Objet E / Roŋoroŋo 6)</i>	17
<i>Tableau de Chauvet (Objet F / Roŋoroŋo 7)</i>	17
<i>Petit Tableau de Santiago (Objet G / Roŋoroŋo 8)</i>	18
<i>Grand Tableau de Santiago (Objet H / Roŋoroŋo 9)</i>	18
<i>Bâton de Santiago (Objet I / Roŋoroŋo 10)</i>	19
<i>Reimiro de Londres #1 (Objet J / Roŋoroŋo 20)</i>	20
<i>Petit Tableau de Londres (Objet K / Roŋoroŋo 19)</i>	20

<i>Reimiro de Londres #2 (Objet L / Roŋoroŋo 21)</i>	21
<i>Grand Tableau de Vienne (Objet M / Roŋoroŋo 24)</i>	21
<i>Petit Tableau de Vienne (Objet N / Roŋoroŋo 23)</i>	21
<i>Tableau de Berlin (Objet O / Roŋoroŋo 22)</i>	22
<i>Grand Tableau de Saint-Pétersbourg (Objet P / Roŋoroŋo 18)</i>	22
<i>Petit Tableau de Saint-Pétersbourg (Objet Q / Roŋoroŋo 17)</i>	23
<i>Petit Tableau de Washington (Objet R / Roŋoroŋo 15)</i>	23
<i>Grand Tableau de Washington (Objet S / Roŋoroŋo 16)</i>	23
<i>Tableau de Honolulu #1 (Objet T / Roŋoroŋo 11)</i>	24
<i>Tableau de Honolulu #2 (Objet U / Roŋoroŋo 12)</i>	24
<i>Tableau de Honolulu #3 (Objet V / Roŋoroŋo 13)</i>	24
<i>Tableau de Honolulu #4 (Objet W / Roŋoroŋo 14)</i>	24
<i>Taŋata Manu de New York (Objet X / Roŋoroŋo 25)</i>	25
<i>Tabatière de Paris (Objet Y / Roŋoroŋo 5)</i>	25
<i>Poike (Objet Z / Tourist 4)</i>	26
<i>Fragment de Raŋitoki (pas de classification)</i>	26
Théories scientifiques et essais de déchiffrage	27
Le sens de lecture – Boustrophédon à l'inverse	27
La Liste de Jaussen / Les récitations de Daniel Ure Va'e Iko	27
Séquences calendaires sur Mamari (Objet C / Roŋoroŋo 2)	29
Séquences de triade / séquences généalogiques	30
Pourquoi le système Roŋoroŋo n'est-il pas encore déchiffré ?	33
Conclusion du Travail Personnel et Avis	35

Bibliographie / Sources	36
Sources digitales	36
Sources physiques	36

Introduction / Avant-propos

Cette année, j'ai choisi comme le thème de mon *Travail Personnel* les glyphes du Roŋoroŋo (abr. de *kohau motu mo roŋoroŋo*, signifiant *lignes inscrites pour être recitées*), un ensemble de tableaux et autres objets inscrits avec des symboles indéchiffrés, restant des véritables énigmes pour même les linguistes, anthropologistes et cryptographes qui consacrent une grande partie de leur vie professionnelle à sa résolution. J'ai fait cela parce que ça s'arrangeait bien avec mon *Projet Personnel*, ainsi que le fait que ce sujet m'avait déjà longtemps intrigué depuis que je l'avais découvert pour moi vers l'internet.

Dans ce document, je vais vous présenter plus en détail les différents aspects de ce sujet fascinant, notamment le contexte dont est né le Roŋoroŋo, c'est à dire de l'île de Pâques et son peuple indigène, les Rapa Nui, le corpus d'œuvres et une courte description générale des glyphes, et les hypothèses sur le fonctionnement du scripte.

Comme une sorte de pré-conclusion, je vais décrire près de la fin mes hypothèses concernant la question « Pourquoi le Roŋoroŋo n'est-il pas encore déchiffré ? », avant de finir avec mon impression du sujet ainsi que l'expérience que j'ai acquise.

Contexte culturel & historique

Pour pouvoir effectivement en discuter et écrire sur le Roŋoroŋo, il est tout à fait nécessaire de clarifier le contexte socio-historique de la matière, c'est-à-dire de brièvement présenter l'île de Pâques, le lieu d'origine du Roŋoroŋo, ainsi que son histoire et celle du peuple qui l'habitait et encore habite.

L'île de Pâques elle-même

L'île de Pâques, un petit îlot d'environ 160 km² de superficie (le rendant donc 13 fois plus petit que le Luxembourg), était, avant sa découverte par le Hollandais Jacob Roggeveen le 6 avril 1722, le dimanche de Pâques, d'où l'île tient son nom moderne, un des endroits les plus isolés au monde, se



UNE IMAGE SATELLITE DE L'ILE DE PAQUES

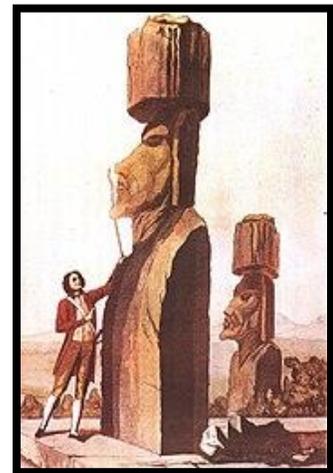
trouvant à plus de 3000 km de la cote de l'Amérique du Sud et du Chili, à quel il appartient lors de son annexion en 1888.

L'île, maintenant appelé Rapa Nui par ses habitants indigènes du même nom, était déjà habitée par des colons polynésiens dès du XII^{ème} siècle avant Jésus Chris, comme les contes du premier *'ariki mau* (roi suprême régnant sur toute les clans), *Hotu Motu'a*, racontaient.

Rapa Nui, dû à son extrême isolation et la perte de contact avec le monde extérieur, développa de sa propre façon, maintenant ses racines polynésiennes mais quand-même se différenciant d'autres cultures reliées (comme les Māoris en Nouvelle-Zélande ou les Hawaïens indigènes). C'est pendant cette période que les *mo'ai*, les grandes statues en pierres pour lesquelles l'île est connue au jour d'aujourd'hui, ont été créé, et que la société pasquaïenne fleurait, l'île étant encore recouvert des arbres.

Tout cela changea avec l'arrivée de Roggeveen, qui, dans ses mémoires, décrit l'île dans son état sain et, entre autres, les plusieurs différentes « rasses » vivant à l'île. Il n'y restait pas longtemps car sa vraie destination était l'Australie, mais les Pasquaïens, comme on appelle souvent les habitants de l'île d'après *Isla de Pascua*, le nom espagnol de l'île, souffrèrent quand-même des dégâts et morts, suivant quelques affrontements avec les européens.

Le départ de Roggeveen marque dans l'histoire de Rapa Nui le début d'une période sombre, caractérisé par le collapse de la société traditionnelle et le renversement des *mo'ai* (qui fonctionnait comme protecteurs spirituelles de leurs clans et de l'île, source de *mana*, alors pouvoir spirituel, pour les chefs de clans à quels ils appartenaient), dont la source est à nos jours cru d'avoir été la rapide déforestation et surpopulation (consistant environ de 12 000 habitants au maximum).



ROGGEVEEN OBSERVANT
UN MO'AI

L'île, à un point dans l'histoire le lieu d'une civilisation stable et impressionnante, subira, dans les siècles XVIII et XIX une baisse de population massive, la disparition d'une grande partie de sa végétation, ainsi que, de plus en plus, l'esclavage de sa population indigène comme ouvriers

dans les plantages de *guano*, une sorte d'engrais organique. La classe la plus affecté par ces raids était celle des chefs et prêtres, ce qui résulta dans une perte vaste d'information culturelle. Les survivants qui retournèrent à l'île servirent comme porteurs de nombreuses virusses et maladies, comme la petite variole, ce qui décimera encore plus la population. En 1871, toute l'île fut habitée par seulement 175 survivants, une grande partie ayant pris fuite à cause des conditions défavorables.



QUELQUES MO'AI EN
PROXIMITÉ DE RANO RARAKU

Mêmes dans les siècles suivants, après l'annexion formelle de l'île par le gouvernement chilien en 1888, les douleurs de la population indigène continuaient, avec un processus d'« hispanisation » étant mise en place pour « civiliser » le peuple Rapa Nui. Dans les écoles, les élèves n'apprenaient que peu sur leur culture ou langue héréditaire, mais étaient vivement encouragés à abandonner celle-là, par exemple en parlant espagnol et en pratiquant le christianisme.

Dû largement à l'extinction de la civilisation pasquaienne peu après sa découverte, une large partie du savoir sur la vie pré-européenne a été perdue, ce qui rend encore aujourd'hui les recherches pénibles.

Aujourd'hui, suite à la globalisation et l'arrivée des habitants chiliens à l'île est un des principaux apporteurs de tourisme au Chili, le monde restant enchanté par ses statues et autres trésors culturels, l'activité est revenue à Rapa Nui. Elle compte aujourd'hui environ 7000 habitants, une grande partie d'eux des nouveaux arrivés chiliens attirés par le tourisme et des marchés liés, mais environ la moitié de ce nombre encore maintenant leurs connexions culturelles et historiques à leurs ancêtres polynésiens.

Le peuple Rapa Nui

Comme déjà mentionné dans le chapitre précédent, le seul peuple à avoir prouvément vécu sur l'île de Pâques est celui des Rapa Nui, homonyme avec l'île et leur langue.

Ils présentent, dans des tests d'ADN ainsi que dans la recherche linguistique, des propriétés indubitablement polynésiennes, s'étant probablement rendus à l'île pendant le XXII^{ème} siècle,

comme attesté leurs contes traditionnels, par exemple celui de Hotu Motu'a, le premier *'ariki mau* (chef ou roi suprême) de son peuple, ou de la guerre légendaire entre les peuples *longues-oreilles* et *courtes-oreilles*, et la victoire finale des derniers. Leur point de départ avant d'atteindre l'île Pâques aurait pu être les Îles Pitcairn, l'endroit le moins éloigné de Rapa Nui dans l'Océan Pacifique, dont la population originale, ayant aussi construit des monuments en pierre volcanique, n'a jamais été identifié.



UNE CONFERENCE DE RAPA NUI AINEES EN 2017

Cependant, à cause de leur isolation du reste du monde polynésien, ils se différencient quand-même pas mal de leurs peuples frères, par exemple par leur vénération du dieu *Make-Make* au lieu des autres dieux polynésiens, probablement ayant premièrement été un dieu local du clan

de *Hotu Motu'a*, avant d'accéder à la position du dieu créateur principal.

Une autre des traditions particulières des Pasquaïens fut le culte du *tanata manu*, l'homme oiseau, un rituel annuel à l'île satellite de Motu Iti, une sorte de concours dont le vainqueur aurait le droit aux œufs des sternes fuligineuses pour l'année. Une autre partie importante de leur vie culturelle était la construction et le redressement des fameux *mo'ai*, des grandes statues en rocher volcanique, fabriqué presque toujours dans *Rano Raraku*, un des trois volcans qui formèrent l'île il y a des milliers d'années. Ces statues, fait de pierre volcanique et placées sur des *ahu* (tombes

funéraires) souvent en face de l'océan, servaient comme protecteurs de l'île, possédant une

énorme quantité de *mana*, ou énergie spirituelle, car ils représentaient les chefs de clans décédés. Aujourd'hui, on en trouve environ 800 exemplaires sur l'île, mais le nombre exact reste inconnu dû à la possibilité d'autres *mo'ai* se trouvant au fond de la mer.

Malheureusement, après la baisse dramatique de population au cours des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle, l'héritage et la culture des anciens pasquaïens ont largement été détruites, et les



HOA HAKANANAI'A AU MUSEE BRITANNIQUE

indigènes gravement maltraités et exploités jusqu'à tard au XX^{ème} siècle, par des individus étrangers ainsi que leur propre gouvernement. Quand ils furent finalement reconnus par le gouvernement chilien et officiellement intégrés dans le XXI^{ème} siècle, l'assimilation culturelle avait déjà longtemps eu lieu. Une grande partie des Rapa Nui de nos jours sont alors d'héritage mixte, et c'est pour cela que la langue quotidienne reste l'espagnol, et non pas l'indigène *Vanāŋa Rapa Nui*.

Dans les années suivantes la fin de la dictature d'Augusto Pinochet en Chili, les activistes Rapa Nui sont devenus de plus en plus nombreux, s'engagent dans la conservation de la langue Rapa Nui, ainsi que le retour des artefacts culturels illégalement enlevés, comme le *mo'ai Hoa Hakananai'a*, une des attractions favorites au Musée Britannique (*British Museum*), ou même des artefacts Roŋoroŋo. Beaucoup de jeunes Pasquaiens se sentent alors réaffirmé dans leur identité ethnique.

Donc, en final, je crois moi-même qu'un grand facteur dans la création du Roŋoroŋo, étant (probablement) le seul système d'écriture indépendant en Polynésie, et bien sûr dans les autres innovations, était l'isolation et la divergence de la culture pasquaienne au fil de sa longue existence.

La langue Rapa Nui

La langue que les tableaux de Roŋoroŋo représentent ne peut pas être déterminée sans doute, puis que on ne les peut pas lire. Cependant, la langue pasquaienne, appelé *Vanāŋa Rapa Nui* (signifiant en *gros façon de parler Rapa Nui*) ou simplement *Rapa Nui* par ces locuteurs natifs, est globalement supposé comme la langue représente, car il n'y aucune preuve d'autre langues qui pouvait avoir été parlées sur l'Île de Pâques à la date de la création des premiers tableaux Roŋoroŋo.

Cela pose cependant le problème que les recherches scientifiques sur la langue Rapa Nui, spécifiquement sur sa forme vieille à la découverte, sont minimaux, et il n'y qu'une poignée de sources fiables, comme la liste de mots de l'expédition de James Cook, ou les récitations de Daniel Ure Va'u Iko, une des dernières personnes à avoir retenu du savoir sur le Roŋoroŋo.

Comme une langue polynésienne, un des aspects les plus évident du *Rapa Nui* est son petit nombre de phonèmes (sons relevant pour distinguer des mots), ou plus globalement ses restrictions phonétiques. Voici donc une table avec tous les différents phonèmes naturels de la langue utilisant l'*Alphabet Phonétique International* (API) entre barres obliques et marquant les formes orthographiques entre signes de comparaison.

Consonnes

	Labiales	Alvéolaires	Vélaires	Glottales
Nasales	/m/ <m>	/n/ <n>	/ŋ/ <ŋ/ng/g>	
Occlusives	/p/ <p>	/t/ <t>	/k/ <k>	/ʔ/ <'>
Fricatives	/v/ <v>			/h/ <h>
Battues		/r/ <r>		

Voyelles

	Antérieures	Centrales	Postérieures
Fermées	/i/ ; /i:/ <i ; ī>		/u/ ; /u:/ <u ; ū>
Moyennes	/e/ ; /e:/ <e ; ē>		/o/ ; /o:/ <o ; ō>
Ouvertes		/a/ ; /a:/ <a ; ā>	

La langue pasquaienne possède donc dix consonantes et cinq voyelles phonémiques, ne pas comptant la distinction en longueur applicable sur toutes les voyelles, indiqué dans l'API avec des double-points triangulaires et avec un macron au-dessous de la lettre correspondante en orthographe latine.

Malgré ce petit nombre de sons, quelques caractéristiques sont quand même à noter, comme celle de la distinction entre la nasale alvéolaire /n/ et la nasale vélaire /ŋ/, la présence de l'occlusive glottale /ʔ/, appelé *coup de glotte*, et les voyelles longues, toutes très fréquentes

dans les autres langues polynésiennes et océaniques, comme la langue Māori en Nouvelle Zélande ou le Hawaïen dans les États-Unis. La structure des syllabes et mots se conforme aussi à ce motif, car le Rapa Nui n'admet que des syllabes (C)V, c'est à dire une voyelle, optionnellement précédée par une consonne. De plus, il n'existe pas de diphthongues (regroupement de deux voyelles dans une seule syllabe) dans la langue, donc le mot *nui* (signifiant *grand*) est en fait constitué de deux syllabes, / 'nu.i/, avec seulement la première recevant l'intonation.

La grammaire du Rapa Nui rappelle aussi à ses langues sœurs, avec une distinction basique entre noms (mots avec un sens sémantique) et particules (mots servant seulement une fonction grammaticale dans la phrase). Comme une langue analytique, les mots ne changent que rarement de forme, il n'y a donc pas de conjugaison et les relations entre les mots et leurs rôles ainsi que la négation sont marqués par les particules mentionnés, souvent préverbaux. Une reduplication de mots, surtout comme contributeur lexical, est aussi fréquente : *tea* (le lever du soleil) et *tea tea* (blanc), ou *'ehu* (la brume) et *'ehu 'ehu* (gris profond).

La *Vanāŋa Rapa Nui* de nos jours est une forme fortement influencée par de nombreuses autres langues, en particulier l'espagnol et tahitien, une langue polynésienne parlée en Tahiti, une des îles de la Société, même jusqu'au niveau de remplacements des termes basiques (par exemples les numérales), particules (par exemple les conjonctions) et la grammaire et syntaxe (changement de l'ordre des composants d'une phrase de *Verbe, Sujet, Objet / VSO* à *Sujet, Verb, Objet / SVO*). Cette variante moderne de la langue est nommée « Rapañol » par les pessimistes.

Dû à la politique répressive du Chili pendant les siècles passés, la langue est classifiée comme *sérieusement en danger* par l'*Atlas des Langues en Danger dans le Monde* de l'UNESCO : En 2016, seulement 10% d'élèves sur l'île de Pâques parlaient Rapa Nui, et 50% des locuteurs de la langue avaient plus de 40 ans. Cependant, les activistes encouragent de plus en plus l'usage, et le *Lycée Lorenzo Baeza Vega* rend disponible un programme d'immersion en langue Rapa Nui. Cependant, l'existence continue du Rapa Nui reste incertaine, et l'espagnol maintient sa position de dominance, avec la plupart des cours réservés à l'enseignement en espagnol pour la

préparation aux tests SIMCE (*Sistema de Medición de la Calidad de la Educación*), un ensemble de testes nationales d'éducation au Chili, ressemblant aux épreuves au Luxembourg.

Histoire du Roŋoroŋo

Dans ce chapitre je vais vous raconter l'histoire connu du Roŋoroŋo, de sa création et son usage jusqu'au développement de l'intérêt public et des recherches linguistiques.

Création et utilisation

Comme la majorité des Rapa Nui qui savaient lire étaient enlevé de leur pays pendant les raids d'esclavage du Pérou et des États Unis, les détails sur la création et utilisation du Roŋoroŋo, par exemple son origine ainsi que les types des textes, ne peuvent pas être déterminés avec une grande certitude.

C'est pour cela qu'il y a alors plusieurs différentes hypothèses sur son apparition et son histoire pré-européenne :

Premièrement, il y a une possibilité que le Roŋoroŋo n'est pas tout à fait une invention originale des Pasquaïens, mais que ce scripte était inspiré par la présence européenne, et que, après avoir vu l'écriture latine des explorateurs et conquistadors, ils ont décidé d'imiter le concept ils-mêmes, dont le résultat alors fut Roŋoroŋo.

Cette théorie est soutenu par le fait qu'aucun des 27 objets survivants n'a été daté à avant le XVIII^{ème} siècle, après l'arrivée des colonisateurs.

Cependant, un point qui oppose cette vue est que les signes Roŋoroŋo ne ressemblent pas du tout à l'alphabet latin.

Deuxièmement, une autre théorie suppose que le Roŋoroŋo était en vérité complètement pasquaïen, aillant été créé sur l'île elle-même ou apporté à l'arrivée des premiers colons.

Cette théorie est soutenue par les contes de Hotu Motu'a, disants qu'il aurait amené 67 « tableaux parlants » à l'île.



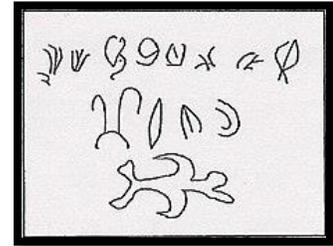
DES PETROGLYPHES
SUR LE DOS DE HOA
HAKANANAI'A



DES PETROGLYPHES
D'ORONO

Mais même si l'origine de ce système reste obscure, quelques informations peuvent quand-même être déterminées sans doute. Par exemple, on peut dire avec toute certitude que, même pendant son usage, la connaissance des signes était un privilège réservé aux prêtres et chefs de clans, c'est à dire la haute classe.

Les premières traces d'évidence de l'utilisation du Roŋoroŋo se trouvent dans l'ensemble des pétroglyphes (des glyphes inscrits sur pierre) sur le *mo'ai* ou dans des caves, notamment dans le village cérémoniel d'Orono. Ces symboles, ressemblent au Roŋoroŋo à un certain degré, semblent pourtant beaucoup plus anciens et vieux, servant donc peut-être comme inspiration ou base pour le développement du dernier. Cette similarité visuelle est aussi partagée par les pétroglyphes des Îles de Marquises, des milliers de kilomètres à l'ouest, en Polynésie Française.



LES SIGNATURES DES 'ARIKI

Les premiers signes sans doute appartenant au Roŋoroŋo s'aperçoivent sur les contrats d'annexion par l'empire espagnol en 1770. Les *'ariki* de l'île, pour donner leur « accord », soulignèrent en utilisant quelques-uns de « leur propres symboles ». Le glyphe au milieu a une forte similarité au glyphe **300** en Roŋoroŋo.

Découverte par l'Occident et intérêt linguistique

La première mention des tableaux Roŋoroŋo se retrouve dans les notes et le journal du premier missionnaire européen d'avoir habité en permanence sur l'île de Pâques, un homme par le nom de Eugène Eyraud. Eyraud, comme missionnaire, devait envoyer régulièrement des rapports à son agence, et dans une de ces rapports, on aperçoit une mention des tableaux Roŋoroŋo. Décrivant qu'en chaque maison se retrouvait des tableaux avec des hiéroglyphes mystérieuses, mais que les indigènes ne savaient plus les lire et les utilisaient alors variablement, dû à la déforestation de l'île, comme matériaux de bâtiments, planche de feu etc.



EUGÈNE EYRAUD

Il est quand-même à noter que chaque symbole portait un nom. Après ce rapport en 1864 Eyraud ne mentionna plus jamais ces tableaux.

Pendant cette époque, la christianisation de la population indigène avait pour résultat la destruction des anciennes objets et institutions religieuses, y inclus le Roŋoroŋo, avec seulement le corpus actuel ayant été protégé du brûlage.



ÉTIENNE-FLORENTIN
JAUSSEN

L'homme qui a vraiment révélé au monde le mystère Roŋoroŋo s'appelait Étienne-Florentin Jaussen, l'évêque de Tahiti. Avant être introduit au Roŋoroŋo, Jaussen s'avait engagé dans plusieurs causes humanitaires, y inclu l'arrêt à l'esclavage des Rapa Nui et le retour des survivants. Comme cadeau, un homme pasquaïen accompagné d'un prêtre lui a offert, en 1868, un tableau étrange entouré d'une corde en cheveux humains, le premier tableau de Roŋoroŋo, autrement connu comme *Échanrée*. Passionné par cette découverte, Jaussen appela à tous

ses camarades de se mettre à la recherche des autres tableaux.

Depuis de la découverte du Roŋoroŋo, incontables scientifiques se sont lancés à son investigation, comme par exemple José Imbelloni, Alfred Métraux ou Katherine Routledge, le plus influent étant Thomas Barthel, qui composa le premier catalogue de tous les objets.

Les artefacts et glyphes ils-mêmes

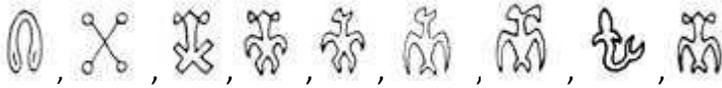
Le suivant est une courte description des glyphes Roŋoroŋo, suivie d'une d'un catalogue des objets considérés comme authentiques. Les artefacts sont classés dans l'ordre proposé par Barthel, et la classification de Fischer est donné après celle de Barthel, tous les deux en parenthèses. Dans le catalogue, j'ai inclus des photos des objets plus particuliers.

Description générale des glyphes

Les glyphes, apparaissant dans des grandeurs de texte variés selon l'objet précis, représentent toujours des objets, êtres humains ou animales, ou formes géométriques.

Il n'est pas connu s'il s'agit des logographes (des glyphes qui représentent des mots entiers, des concepts, sans indication de prononciation), des glyphes syllabaires, d'un alphabet, ou d'un mélange de plusieurs systèmes. Les glyphes peuvent, de plus, se combiner entre eux.

Quelques exemples de glyphes fréquents, dont les variations sont encore plus nombreuses :



(Dans cet ordre, les numéros des glyphes : **26, 36, 99, 200, 300, 400, 600, 720, 960**)

Inventaire et description des artefacts

Tahua (Objet A / Roŋoroŋo 1)

Le tableau *Tahua* (la surface de pierre d'une *ahu*), étant classé comme le premier objet par Barthel ainsi que Fischer, est un des tableaux acquis par la *Congrégation des Sacré-Cœurs et de l'Adoration (SSCC)* pendant les expéditions de Florentin-Étienne Jaussen. Il se trouve au moment dans les archives du SSCC en Rome, Italie, après y avoir été envoyé par les missionnaires. Des reproductions de *La Rame*, comme elle est appelée dû à son origine, se retrouvent dans le *Musée d'Histoire Naturelle et Culturelle de l'État d'Hawaï (Hawai'i State Museum of Natural and Cultural History)* à Honolulu et au *Parc du Cinquantenaire* à Bruxelles.

Cet objet, mesurant environ 90.9 cm de long et 11.5 cm de large, est fabrique d'une rame de bois frêne, un arbre étranger au Pasquaiens, signifiant que le matériel a probablement des origines européennes. Elle est une des tableaux mieux préservés.

Additionnellement, on aperçoit quelques répétitions de *Tahua* sur le Grand Tableau de St. Pétersbourg.

Aruku Kureŋa (Objet B / Roŋoroŋo 4)

Le tableau *Aruku Kureŋa*, aussi connu sous le nom de *Tableau Croissant* dû à sa forme, est un des tableaux originalement acquis par Étienne-Florentin Jaussen, et se retrouve à nos jours aux archives de la SSCC à Rome. Des reproductions de ce tableau sont à trouver dans le *Musée d'Histoire Naturelle et Culturelle de l'État d'Hawaï* à Honolulu, au *Parc du Cinquantenaire* à Bruxelles et au *Musée pour Ethnologie (Museum für Völkerkunde)* à Dresden, Allemagne. Le

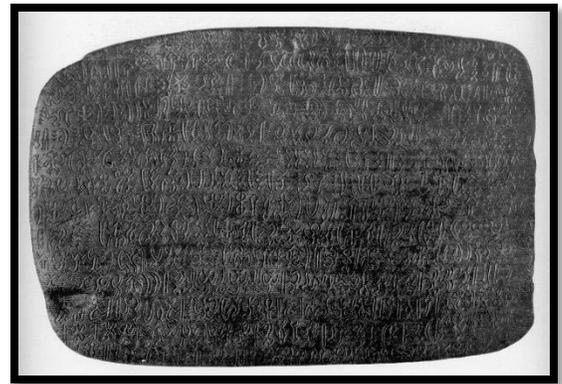
tableau conte en tout 1135 glyphes, distribué sur 10 lignes sur le côté *a*, et 12 lignes sur le côté *b*. Le tableau il-même est 42 cm de longueur, et de 19 cm de largeur.

Aruku Kureŋa était un des 4 tableaux que Jaussen a fait reciter Metoro, et il forme donc partie de la *Liste de Jaussen* (voir le chapitre suivant).

Mamari (Objet C / Roŋoroŋo 2)

Le tableau *Mamari*, aussi un des tableaux collectionnés par le groupe missionnaire autour de Jaussen, se trouve maintenant dans les archives de la SSCC à Rome. Avant d'avoir été acquis par le prêtre Zumbohm (un des associés de Jaussen), ce tableau avait apparemment eu sa propre place dans la bibliothèque personnelle du dernier 'ariki mau de l'île, Ŋa'ara, elle pourrait donc être un des plus vieux.

Mesurant 29 × 19.5 × 2.5 cm, fait du bois *Thespesia populnea* et compris de quelque 1000 glyphes, cet objet est un des rares cas où une partie de sa fonction est compris, ayant été identifié par Barthel comme l'ancien calendrier des Rapa Nui (voir le chapitre suivant).



COTE B DE MAMARI

Des reproductions de cet objet peuvent être observés au Musée de l'Homme à Paris, Musée de l'Humanité (*Museum of Mankind*) à Londres, au Parc du Cinquantenaire à Brussels, au Musée pour Ethnologie (*Museum für Völkerkunde*) à Berlin et à l'Institut pour Ethnologie (*Institut für Völkerkunde*) à Tübingen, Allemagne.

Échanquée (Objet D / Roŋoroŋo 3)

Le tableau *Échanquée* est le premier tableau de Jausen et celui qui signalât le début de l'effort de recherche. Il est au *Musée de Tahiti et des Îles* à Puna'auia, Tahiti, après y avoir été loué par la SSCC.



COTE B D'ÉCHANQUÉE

Ce tableau était à l'origine un cadeau d'un missionnaire et un Pasquaïen indigène à Jausen, qui, avant se mettre au déchiffrage du Roŋoroŋo, avait, avec succès, aboli l'esclavage des Pasquaïens par les agriculteurs de *guano*, à l'aide de la communauté internationale.

Consistant d'environ 270 signes distribués sur une surface de 30 × 15 cm, les deux côtés du tableau sont écrits de différents styles, représentant donc probablement des textes distincts.

Keiti (Objet E / Roŋoroŋo 6)

Cet objet, aussi nommé *Vermoulue*, étant particulier dans le fait qu'il n'existe plus, ayant été détruit par le bombardement d'artillerie allemand pendant la Deuxième Guerre Mondiale, survit aujourd'hui seulement dans des photos.



COTE RECTO DE KEITI

Envoyé au siège de la SSCC en 1888 par Jausen, la destination finale de cet artefact était l'*Université Catholique* à Louvain, Belgique, où il fut détruit pendant le bombardement de la ville en 1914.

Étant un des tableaux que Jausen avait présenté à Metoro, cet objet contient quelque 880 symboles inscrits et certaines combinaisons de glyphes courants, étant des mesures 39 × 13 cm.

Tableau de Chauvet (Objet F / Roŋoroŋo 7)

Le *Tableau de Chauvet*, nommé ainsi d'après à un de ses propriétaires au cours de son histoire, est un fragment d'un plus grand artefact, ayant probablement été un des objets obtenus par Jausen et envoyés au siège de la *Congrégation des Sacrés-Coeurs et de l'Adoration*, elle se

retrouva dans les mains de Stéphen Chauvet, l'auteur du livre « *L'île de Pâques et ses mystères* », un œuvre assez connu. Par quelques détours, l'artefact a été donné à la *Collection Merton D. Simpson*, où il fut vendu à une autre collection privée.

Contenant environ 55 glyphes, le côté *b* est marqué d'un texte en français confirmant que Mr. Jausen avait collectionné ce tableau : « Fragment d'une tablette de l'île de Pâques Souvenir de Msgr. d'Axiéri reçu en 1892 ». Monseigneur d'Axiéri était un surnom de Jausen.

L'objet est plutôt petit, mesurant seulement 11.5 × 8 cm.

Petit Tableau de Santiago (Objet G / Roŋoroŋo 8)

Ayant été donné au *Musée National d'Histoire Naturelle (Museo Nacional de Historia Natural)* à Santiago par le capitaine de la corvette chilienne *O'Higgins* après qu'il l'avait reçu du prêtre Roussel en 1870, cet artefact est



COTE RECTO DU PETIT TABLEAU DE SANTIAGO

un des plus importants, largement dû à sa

bonne condition et à sa liaison aux recherches des épigraphes russes Yuri Knorozov et Nikolai Butinov, qui supposent d'avoir identifié la fonction d'une ligne sur le verso du tableau (voir le chapitre suivant).

Le tableau, bien préservé, est des mesures 32 × 12.1 × 1.8 cm, et est fait du bois *Thespesia populnea*. Comptant quelque 720 glyphes en total, ils sont tous lisibles sans problème. Le *Petit Tableau de Londres* répète la plupart du verso de cet objet.

Étant un des tableaux les plus centrales au déchiffrement du scripte, le *Petit Tableau de Santiago* comporte aussi de nombreuses reproductions dans une série de musées et instituts, comme au *Musée de l'Homme* à Paris, le *Musée de l'Humanité* à Londres, ou le *Département d'Anthropologie* de la *Smithsonian Institution* à Washington D. C.

Grand Tableau de Santiago (Objet H / Roŋoroŋo 9)

Le *Grand Tableau de Santiago*, comme déjà évident par son nom, se situe au *Musée National d'Histoire Naturelle* à Santiago, Chili. Il est des dimensions 44.5 × 11.6 × 2.7 cm, et est fait du bois *Thespesia populnea*.

Collectionné par le prêtre Roussel suivant la découverte du Roŋoroŋo par Jaussen, il le donna au capitaine de la corvette chilienne *O'Higgins*, qui, après s'être rendu en Chili continentale à Valparaíso, le transmirent au musée.

Ce texte est un des textes, ensemble avec les objets *P* et *Q*, qui font partie de ce qu'on désigne aujourd'hui la *Grande Tradition*, dû à le fait que ses trois tableaux sont en large partie, avec que des petites alternations, constitué du même texte, probablement une sorte de légende de création du monde ou autrement relié aux contes religieux de Rapa Nui.

Bâton de Santiago (Objet I / Roŋoroŋo 10)

Le *Bâton de Santiago* est, depuis sa découverte, un des textes de Roŋoroŋo les plus étudiés. Cet artefact est, de nos jours, le seul survivant d'une série hypothétique de bâtons inscrites avec des glyphes. Présenté au *Musée National d'Histoire Naturelle* à Santiago par l'équipe de la corvette *O'Higgins*, qui l'avait à leur tour obtenu du colon français Jean-Baptiste Dutrou-Bornier, le bâton, un objet précieux même à sa création, avait probablement appartenu à un *'ariki* (chef de clan) de l'île.

Un des plus grand objet Roŋoroŋo, avec une taille de 126 cm et une épaisseur de 5,7 à 6,4 cm, il contient le plus grand nombre de glyphes, environ 2320 sur tout le bâton, dans des lignes suivant la longueur du bâton.



UNE SECTION DU BÂTON

Des reproductions publiques de cet artefact se trouvent à l'*Institut pour Ethnologie* à Tübingen, au *Musée Bishop (Musée d'Histoire Naturelle et Culturelle de l'État d'Hawaï)* à Honolulu et aux *Musées Royaux de Bruxelles*.

Reimiro de Londres #1 (Objet J / Roŋoroŋo 20)

Cet objet-ci est une des extrêmement rares cas d'un *reimiro*, une sorte d'ornement traditionnel en bois porté sur la poitrine, inscrit avec des symboles Roŋoroŋo. L'inscription sur ce *reimiro* est la plus courte connue, consistant de seulement une seule combinaison de deux glyphes sur un objet mesurant 73 × 13.2 cm.



LE REIMIRO DE LONDRES #1

Obtenu par Mr. Augustus W. Franks pour le *Musée Britannique* à Londres, où il se situe encore aujourd'hui, cet objet provient d'un certain Dr. Comrie qui l'avait reçu du capitaine d'un bateau qui s'était rendu à Île de Pâques, probablement faisant partie des flottes d'esclavage qui attaquaient l'île à ce moment-là. Des reproductions sont à trouver dans le *Musée National d'Histoire Naturelle* à Santiago et au *Musée de l'Homme* à Paris.

Petit Tableau de Londres (Objet K / Roŋoroŋo 19)

Le *Petit Tableau de Londres*, appartenant à la collection du *Musée Britannique* à Londres après y avoir été donné par un Mr. Dalton, avait été acquis dans un magasin antiquaire dans cette même ville. Il semble d'être un des objets les plus récemment créés et, comme est le cas avec la majorité des tableaux, peu est connu sur le sens et la signification du tableau. Mais, comme une grande partie de son texte parallèle celui du *Petit Tableau de Santiago* et remarquant l'apparition fréquente des glyphes probablement liés à la fabrication et l'inscription de Roŋoroŋo (comme celle-ci du *tanata roŋoroŋo*, un glyphe qui est supposé d'illustrer un prêtre Rapa Nui avec un objet Roŋoroŋo), il pourrait s'agir d'un catalogue et une description d'autres objet Roŋoroŋo.

Fait du bois *Thespesia populnea*, ses dimensions sont environ 22 cm x 6.8 cm x 1.8 cm, il est donc, comme le nom indique, d'un volume assez modéré. Généralement, le tableau se trouve dans un bon état, malgré quelques dégâts d'eau ainsi que modifications rétrospectives. Un *Grand Tableau de Londres* n'est pas présent dans le corpus accepté.

Reimiro de Londres #2 (Objet L / Roŋoroŋo 21)

Comme son artefact « sœur », le *Reimiro de Londres #1*, cet objet est un *reimiro*, un ornement en bois porté sur la poitrine. Il contient aussi que quelques glyphes, une seule ligne d'environ 50 symboles. Provenant de la collection de Reverend William Sparrow Simpson qui le vendit à la *Collection Christy* en 1875, il fut transféré au *Musée Britannique* en 1883.

Les glyphes sont proprement inscrits et l'objet est dans un excellent état, étant des mesures 41.2 × 10.5 cm, en bois *Thespesia populnea*. Il est le plus petit des deux *reimiro* dans ce catalogue.

Grand Tableau de Vienne (Objet M / Roŋoroŋo 24)

Un des artefacts les plus détruits, les glyphes étant à peu reconnaissables, ce tableau est corrompu et vermoulu. Il se trouve au *Musée du Monde*, anciennement le *Musée pour Ethnologie (Weltmuseum, anc. Museum für Völkerkunde)* à Vienne. Une reproduction est à voir au *Musée de l'Homme* à Paris.

Ensemble avec les objets N et O, le Grand Tableau de Vienne fait partie des tableaux achetés pendant l'expédition archéologique allemande de la *SMS Hyäne*, à l'insistance du directeur du *Musée Ethnologique* à Berlin, Adolf Bastian, en 1882. Les tableaux étaient ensuite donnés à l'arrangeur de l'échange, le consul allemand à Valparaíso, Chili, Mr. Schlubach. À son retour à l'Europe, celui-ci, au lieu de donner les objets donner au *Musée Ethnologique* comme réglé à l'avant, décida de vendre deux des tableaux, M et N, à l'entreprise *Klee und Kocher* en Hambourg. Le vice-consul autrichien en Hambourg, Heinrich Freiherr von Westenholz, les acquit avant de les transmettre au *Musée du Monde* à Vienne en 1886.

Seulement 9 glyphes d'environ 120 originels sont lisible, tous sur le côté *a*. Cependant, quelques séquences en commun avec le *Petit Tableau de Santiago* ont pu être identifiées. Le tableau est assez petit, mesurant 28.4 × 13.7 × 2.5 cm.

Petit Tableau de Vienne (Objet N / Roŋoroŋo 23)

Partageant la même origine, lieu de maintenance et reproductions que le *Grand Tableau de Vienne*, ce tableau contient environ 230 glyphes, la plupart en commun avec *Keiti*, et partiellement avec des autres tableaux.

De son état, il ressemble beaucoup à l'objet *M*, bien que les dégâts n'empêchent pas la lecture des signes. L'objet semble d'avoir été endommagé par du feu causant une fissure, et les glyphes, regardant leur style, ont probablement été inscrits avec un os pointé au lieu des dents de requins typiquement utilisés. Le bois dont l'objet est fabriqué est *Podocarpus latifolius*, aussi assez rare dans le corpus Roŋoroŋo.

Tableau de Berlin (Objet O / Roŋoroŋo 22)

Aussi connu comme le *Boomerang* dû à sa forme tordue, le *Tableau de Berlin* représente l'objet Roŋoroŋo le plus physiquement large, mesurant 103 × 10-12.5 × 5.2 cm. Le texte, à l'origine composé de peut-être plus de 1300 glyphes est réduit à environ un dixième de ce nombre, quelque 138 glyphes, tous sur le côté *α*. Cela démontre déjà l'état d'énorme détérioration de l'artefact, étant le plus fragile de tous, ayant des dégâts d'eau immenses.

Ensemble avec les tableaux N et M, celui-ci a été acquis par le capitaine Wilhelm Geiseler pendant l'expédition de la *SMS Hyäne*, mais différent à ces deux, l'objet O a vraiment été rendu au *Musée Ethnologique* à Berlin, où il reste encore aujourd'hui.

Grand Tableau de Saint-Pétersbourg (Objet P / Roŋoroŋo 18)

Dans cette liste, le *Grand Tableau de Saint-Pétersbourg* est le deuxième objet à noter, avec seulement des petites altérations, un texte en commun avec les tableaux *H* et *P*, appelé la *Grande Tradition*. Cela fut remarqué en premier par un groupe d'étudiants russes au *Musée d'Anthropologie et Ethnographie Pierre le Grand* (Музей антропологии и этнографии имени Петра Великого Российской академии наук / *Muzey antropologii i etnografii imeni Petra Velikogo Rossiyskoy akademii nauk*), où cet artefact reste encore aujourd'hui, après avoir été dans la possession de la *Société Géographique de Russie* (Русское географическое общество / *Russkoye geografichyeskoye obshcheystvo*) suivant la mort de l'anthropologue Nikolai Miklouho-Maclay, qui l'avait obtenu après avoir visité l'île en 1871.

Du bois *Podocarpus latifolius*, cet objet est des mesures 63 × 15 cm, avec une sorte de saillie caractéristique mesurant 10 × 2 cm. Contenant vaguement 1 540 glyphes, il apparaît d'avoir été à l'origine une rame, comme *Tahua*.

Petit Tableau de Saint-Pétersbourg (Objet Q / Roŋoroŋo 17)

Le *Petit Tableau de Saint-Pétersbourg* est le seul objet Roŋoroŋo à avoir été daté à l'aide du radiocarbone (carbone 14), un isotope de carbone, en regardant la décomposition de celui-là dans un objet de matière organique. Cela a révélé que le matériel est au moins de l'année 1680 ap. J-C, mais l'inscription pourrait, pourtant, être une addition plus récente.

Mesurant 44 × 9 × 2.3 cm, cette pièce de *Thespesia populnea* contient quelque 900 glyphes, une partie du texte ayant été effacé. Cet objet partage son texte avec H et P, la *Grande Tradition*.

Petit Tableau de Washington (Objet R / Roŋoroŋo 15)

À tort connu sous le nom *Atua Mata Riri*, comme une des récitations de Daniel Ure Va'e Iko (le vrai tableau correspondant est incertain), cet artefact se retrouve dans le *Musée National d'Histoire Naturelle (National Museum of Natural History)* à Washington D. C., appartenant à la *Smithsonian Institution*. Une reproduction se situe dans le *Musée de l'Homme* à Paris.

Mesurant 24 × 9 × 1.8 cm, le *Petit Tableau de Washington* contient à peu près de 460 signes, distribué sur 8 lignes visibles. Elle a subi pas mal de dégâts, avec quelques fissures et, en haut, un trou, probablement pour l'accrocher. Le texte de Q semble parallèle à plusieurs autres.

Cet artefact a été acheté par William J. Thomas pendant l'excursion de la USS Mohican en 1886, avant qu'il le donnât à la *Smithsonian Institution* 4 années plus tard.

Grand Tableau de Washington (Objet S / Roŋoroŋo 16)

Partageant la même origine et lieux de reproduction ainsi conservation que le *Petit Tableau de Washington*, cet objet mesure 63 × 12 × 1.6 cm, et est fabriqué bois *Podocarpus latifolius*, comme quelques autres tableaux.

La forme de l'objet indique qu'il a probablement été « réutilisé » comme matériel de réparation pour un canoë. Ayant été endommagé non pas seulement de cet usage « alternatif », mais aussi par des flammes, la moitié des environ 1 200 glyphes n'est pas à lire, laissant seulement quelque 730.

Tableau de Honolulu #1 (Objet T / Roŋoroŋo 11)

Ce tableau, comme tous ceux dans la série « Honolulu », est largement illisible et abimé, rendant plausible l'hypothèse qu'il s'aurait trouvé dans une cave, peut-être comme cachette pendant la christianisation de l'île et la décimation de la culture indigène. (voir le chapitre précédent)

Elle fut achetée par le collectionneur J. L. Young, qui transmet au *Musée de l'État d'Hawaï* à Honolulu en 1920.

Ce tableau est d'un type de bois non-identifié, ses dimensions mesurant 31 × 12.5 × 2.5 cm. D'un total présumé d'environ 400 glyphes, seulement 150 restent lisibles.

Tableau de Honolulu #2 (Objet U / Roŋoroŋo 12)

Encore plus abimé que l'objet T, celui-ci compte quelque 62 glyphes, les deux faces du tableau étant écrits en différents styles, suggérant la présence de plusieurs auteurs.

Ayant fait partie de la collection de Mr. J. L. Young, transmet au *Musée Bishop* à Honolulu, cet objet est, étrangement, marqué par un trou au milieu, perçant tout l'objet par son épaisseur. L'objet en soi est des dimensions 70.5 × 8 × 2.6 cm.

Tableau de Honolulu #3 (Objet V / Roŋoroŋo 13)

Ce tableau, contenant deux parties de texte (une de vaguement 22 glyphes au centre ainsi que 2 glyphes isolées au bord), était à l'origine d'une authenticité non-confirmé, dû à la pauvre qualité et fragilité des objets « Honolulu » (rendant une identification précise plus laborieuse) et au fait que les signes étaient inscrits avec un couteau en fer, à l'opposition de la plupart des autres artefacts. Cependant, son authenticité est, aujourd'hui, confirmée, lors des analyses et comparaisons de contenu.

Physiquement, la forme du tableau ressemble à une rame, indiquant peut-être une origine similaire à celle de *Tahua*. Cela ne peut malheureusement pas être dit avec une grande certitude, largement dû aux dommages de brûlage que l'artefact apparaît d'avoir souffert.

Tableau de Honolulu #4 (Objet W / Roŋoroŋo 14)

Cet objet, étant le dernier objet de la série « Honolulu », se retrouve bien sûr au *Musée de l'État d'Hawaï* à Honolulu, étant un des plus petits, mesurant 6.7 × 2.3 × 0.7 cm.

Consistant d'environ 14 glyphes sur le côté *a* (le côté *b* n'ayant pas été transcrit), cet artefact a originalement été collectionné par la *USS Mohican* avant d'être acquis par le collectionneur Mr. Walter M. Gifford, dont la famille le transféra au *Musée de l'État d'Hawaï* en 1914.

Taŋata Manu de New York (Objet X / Roŋoroŋo 25)

L'Objet X, appelé *Taŋata Manu de New York* ou *Homme-Oiseau de New York* est un autre objet particulier à cause de sa forme d'une statuette zoomorphique, représentant un homme-oiseau ou *taŋata manu*, relié au culte de correspondant pendant les dernières décades de la culture originale de l'île (voir le chapitre sur le peuple Rapa Nui).

L'objet, mesurant de 33 × 8 × 6.2 cm, se trouve au moment au *Musée Américain d'Histoire Naturelle* à New York, ayant été acquis dans les années 1891-1893 par la collection *Appleton Sturgis*, la source originale n'étant pas documenté.



L'HOMME
OISEAU DE NEW
YORK

Contenant 38 glyphes dispersés sur toute la statuette, notamment le « ventre » et la « gorge », ceux-là sont inscrites d'une façon superficielle et usé, suggérant un processus d'écriture rapide et imprécis. À ce qu'on sait, toutes les figures *taŋata manu* étaient à une fois inscrites avec des glyphes.

Tabatière de Paris (Objet Y / Roŋoroŋo 5)

La tabatière de Paris, une petite boîte composée des fragments découpés d'un tableau *Roŋoroŋo*, de dimensions 71 cm x 47 cm x 28 cm et d'une épaisseur générale de 4-5 mm, est une des objets plus récents, n'étant pas inclus dans *Grundlagen zur Entzifferung der Osterinselschrift* par Thomas Barthel.



LA TABATIÈRE DE PARIS

Pendant presque une décennie, la *Tabatière* se trouvait en possession d'une famille française, avant d'être acquis par Henry Reichlen, un antiquaire qui la vendit au *Musée de l'Homme* à Paris.

Le type de bois n'est pas certain, puis qu'il n'a jamais été testé, et les glyphes semblent d'avoir été inscrits avec un couteau en fer, ce qui est toutefois exceptionnel. Pourtant, elle contient plusieurs glyphes et ligatures rares, ce qui rend une explication comme fraude plutôt improbable.

Poike (Objet Z / Tourist 4)

Ce tableau, dont l'authenticité reste en doute entre certains scientifiques (par exemple Fischer qui le groupe avec les objets imitatifs touristiques, comme indiqué par son nom, *Tourist 4*), est aussi un des artefacts maintenus au *Musée National d'Histoire Naturelle* à Santiago, et, mesurant 10.7 × 5.8 × 2.7 cm, forme un des objets Roᅇoroᅇo les plus petits.

Ce texte, retrouvé près du vulcan Poike (ainsi recevant son nom) par José Paté, qui le donna au père Sébastian Engelbert, un missionnaire qui s'était intensivement intéressé à la culture pasquaïenne ainsi qu'au Roᅇoroᅇo, qui le remit alors au musée, contient des glyphes originaux effacés, ainsi qu'une inscription non-authentique plus récente.

Fragment de Raᅇitoki (pas de classification)

Le fragment de Raᅇitoki est l'ajout le plus récent au corpus de Roᅇoroᅇo, et son authenticité reste en doute, même si la plupart des scientifiques l'acceptent comme légitime.

Comme le nom indique le fragment de Raᅇitoki n'est tout à fait pas un objet complet, mais par contre une petite partie arrachée d'un *hami*, une sorte de jupe pasquaïenne traditionnelle fabriquée d'écorce (tissu de bois), *mahute* en pasquaïen, décorée avec des symboles Roᅇoroᅇo.



UNE PARTIE DU FRAGMENT RAᅇITOKI

Avant sa découverte en 2018, elle se trouvait en possession de la famille Van Houten, qui, ainsi dit la légende, l'avait hérité de leur ancêtre, Albrecht van Houten, qui l'avait reçu comme

preuve d'amour de *Ranjitoki*, une jeune femme indigène qu'il avait rencontré sur un voyage à l'île en 1869.

Il est intéressant dans le sens qu'il est le seul artefact à ne pas être composé du bois solide, mais de l'écorce, ce qui indiquerait que l'usage de l'écriture Rojoroŋo n'était pas exclusif aux objets en bois, trouvant aussi des applications dans autres secteurs, comme dans ce cas, dans la décoration d'un *hami*, traditionnellement associé avec les familles prestigieuses.

Théories scientifiques et essais de déchiffrage

Le sens de lecture – Boustrophédon à l'inverse

Une des seules choses à être certainement déterminé par les recherches sur le Rojoroŋo est le sens de lecture des tableaux, présent dans tous les textes considérés comme authentiques.

Le Rojoroŋo est traditionnellement cru d'avoir été lu (et alors probablement aussi écrit) dans un ordre qui s'appelle boustrophédon à l'inverse, ou boustrophédon inversée.

Cela veut dire que le lecteur commençait son récit d'un texte en trouvant la première ligne du côté recto en bas, et en lisant de gauche à droite. Arrivé à la fin de cette première ligne, il se devait donc mettre à tourner le tableau de 180 degrés, et de lire la ligne suivante (qui, à sa position initiale, avait été inversée), toujours de gauche à droite. Suivant cette procédure, quand le lecteur avait lit tout le recto, il tournait le tableau et, de la même manière, identifia l'initiale du côté verso et répéta les mêmes étapes qu'au recto.

Le sens de lecture a pu être prouvé assez vite et facilement, car chaque deuxième ligne semblait « inversée ». Cependant, même si le sens général de lecture est déterminé, la ligne initiale, et donc le recto et le verso de certains objets, reste incertain. C'est pour ça que, au lieu de les appeler recto (*r*) et verso (*v*), les deux faces de ces artefacts sont nommées *a* et *b*.

Il est à présumer qu'un *tanjata rojoroŋo*, étant d'un certain âge et assez expert, pouvait simplement sauter l'étape de tourner le tableau de 180 degrés, permettant une lecture beaucoup plus rapide.

La Liste de Jaussen / Les récitations de Daniel Ure Va'e Iko

Depuis sa découverte par l'Occident, il y a eu, particulièrement tout au début, des essais de déchiffrement qui, manquant une base académique, se sont basés sur des récitations des indigènes.

Un de ces essais, en fait le tout premier à avoir lieu, était celui de l'évêque de Tahiti, Florentin-Étienne Jaussen. Quand il lança ses recherches dans le monde du Roŋoroŋo, il ne se mit pas seulement à trouver des autres textes qu'*Échancrée*, mais aussi à, puis que c'était encore le XXII^{ème} siècle, trouver des indigènes qui étaient encore capables de lire ces tableaux, ayant été éduqués dans leur lecture avant la destruction de la société ancienne.

C'est alors comme ça que, sur un plantage en Tahiti où s'était installée une communauté de Pasquaisiens en exil, il trouva en 1869 un jeune homme par le nom de Metoro Tau'a Ure, qui, ayant encore bénéficié d'une éducation traditionnelle dans l'usage du scripte, maintenait qu'il savait lire les signes mystérieux.

Pendant plusieurs mois après, Jaussen, à l'aide de Metoro, essayait de déchiffrer les tableaux qu'il avait amassés, les présentant l'un après l'autre à Metoro et notant ces récitations.

Malheureusement, les récitations que Jaussen obtenait dans ces sessions ne faisaient aucun vrai sens, Metoro ayant donné plusieurs différentes significations et prononciations pour le même signe ou un allographe (une variante d'un autre glyphe), parfois dans un et le même texte.

La plupart des scientifiques modernes croient maintenant que Metoro, vivant en pauvreté après avoir émigré de l'île de Pâques après la crise humanitaire qui y aurait eu lieu dans ces années, avait senti que, prétendant qu'il savait lire les Roŋoroŋo, il pouvait gagner de l'argent et d'autres accommodations. Cela ne veut pas nécessairement dire que tous les récits de Metoro étaient sans doute faux, car il aurait pu se baser sur ce qui savait des *taŋata roŋoroŋo*, même s'il lui-même n'avait jamais reçu de l'entraînement dans la lecture. On peut donc, je crois, caractériser Metoro comme une sorte d'opportuniste, et la Liste de Jaussen, qui n'a servi à aucun déchiffrement, comme un projet échoué.

Un autre essaie de déchiffrement, au plutôt un de documentation, était l'échange entre Daniel Ure Va'e Iko, un homme qui, dans sa jeunesse, avait été introduit au Roŋoroŋo par les prêtres, ayant mémorisé même quelques textes entiers, et William J. Thomson, cassier de la *USS Mohican*, visitant l'île en 1886.

Ure Va'e Iko, à l'opposé de Metoro par rapport à Jausen, se montrait très résistants aux efforts de Thomson de vouloir lui présenter des photographes de certains tableaux, parce qu'il ne voulait pas « trahir » sa nouvelle conviction du christianisme en vénérant les dieux anciens. Cependant, à l'aide d'un interpréteur tahitien qui avait étudié la langue et un verre d'alcool, Thomson l'a « persuadé » de réciter quelques séquences.

Recitant par cœur 4 récitations correspondants aux 4 photos que Thomson lui montrât, ses mots furent vivement notés par l'interpréteur tahitien, mélangeant, à un certain degré, Rapa Nui, tahitien, et anglais.

Les transcriptions des notes à la *Smithsonian Institution* servaient à encore plus rendre la plupart du texte incompréhensible, et eux non plus ne révélèrent pas les secrets du scripte.

Séquences calendaires sur Mamari (Objet C / Roŋoroŋo 2)

Une des premières (et seules) grandes découvertes concernant le déchiffrement du Roŋoroŋo était quand, dans son livre *Bases pour le déchiffrement de l'écriture de l'île de Pâques (Grundlagen zur Entzifferung der Osterinselschrift)*, Thomas Barthel posa l'hypothèse qu'une partie du tableau *Mamari*, l'objet C représentait un calendrier, correspondant à celui des Pasquaiens.

En **bleu**, on voit les éléments supposés d'être des composants sémantiques (donnant, dans ce contexte, seulement un sens, et non pas une prononciation), les composants **verts**, des composants phonétiques (donnant le son) et les groupes de glyphes **rouges** et **noirs**, dont le sens n'est pas encore clair :



Jacques Guy, un autre scientifique, ajouta à l'hypothèse de Barthel que *Mamari*, au lieu d'être une vraie sorte de calendrier, pourrait en vérité être des instructions pour l'insertion des jours « supplémentaires » dans un mois, pour que la longueur du mois correspondait toujours aux cycles lunaires.

Séquences de triade / séquences généalogiques

Le troisième, et en fait le plus récent avancement dans la compréhension du Rongorongo, est la découverte des sortes de séquences répétitives dans divers textes, comme par exemple le *Bâton de Santiago* ou le *Petit Tableau de Santiago*.

Stephen Roger Fischer propose dans son livre *Rongorongo : L'écriture de L'île de Pâques : Histoire, Traditions et Textes (Rongorongo : The Easter Island Script : History, Traditions, Text)* qu'il a retrouvé, dans le texte du *Bâton de Santiago*, un motif de répétition impliquant toujours le glyphe 76, qui représente, lors de Barthel, un phallus, c'est à dire un penis humain.

Donc, il nomme ces séquences contenant le glyphe phallus des séquences de « triade », dû à leur composition de, souvent, 3 éléments distinctes : Un élément **A**, contenant le **glyphe phallus** comme une sorte de suffixe sur un autre glyphe, un élément B qui immédiatement suit l'élément A, et finalement, un élément C, avant qu'une séquence de la même structure se répète. Fischer interprète ces répétitions structurelles comme des chants de procréations, pouvant être « traduit », hypothétiquement, comme dans cet exemple, comme ceci :

« **Les oiseaux copulaient** avec **les poissons**, produisant **le soleil**. »



Cette hypothèse, bien qu'elle fonctionne pour quelques-unes des séquences, et qu'elle, lors de Fischer, correspond à la forme de *Atua-Mata-Riri*, une des chants de Daniel Ure Va'e Iko, est quand-même activement critiqué par ces collègues, par exemple Jacques Guy, qui propose une hypothèse alternative, relié aux découvertes de deux épigraphes russes, Yuri Knorozov et Nikolai Butinov, concernant le *Petit Tableau de Santiago* :

En 1956, Knorozov et Butinov, suite à leurs observations de quelques artefacts appartenants au Roŋoroŋo, particulièrement du *Petit Tableau de Santiago*, formulaient la théorie que les séquences répétées sur cet objet étaient preuve d'une sorte de généalogie, alors d'une documentations des membres d'un clan ou d'une famille, ou d'autres récitations liées à la population et les noms.

Suivant leur théorie, on pourrait interpréter ses séquences ainsi :

« Titre, Nom, Fils de Nom du Père »



Cela devient encore plus convaincant si on examine des lignes collectives :



« *Roi A, *Fils de B ; Roi B, Fils de C ; Roi C, Fils de D ; Roi D, Fils de E. »

*Puis que les inscriptions eux-mêmes ne peuvent pas être lus, les termes « Roi » et « Fils de » servent seulement comme substitutions, et ne sont pas prouvés correctes.

Si, comme Guy, on applique cette théorie sur les séquences de « triade » de Fischer, cela résoudrait quelques inconsistances :

- Les « triades » de plus de 3 éléments pouvaient être preuve d'un nom plus long, polysyllabique
- Quelques séquences illogiques, où « A se copule avec B pour obtenir A », pouvait en fait être 2 personnes avec un nom similaire ou même identique

C'est pour ces raisons que la théorie généalogique de Knorozov et Butinov est prise comme assez certaine, tant que celle des « triades » de Fischer est plutôt critiquée. Fischer, malgré ses critiques, continue à insister à la justesse de son hypothèse, proposant dans son livre *Briseur*

de Glyphes (Glyphbreaker) que quelques 85% des textes Roŋoroŋo conforment à son schéma proposé des « triades », déterminant que c'était lui qui avait « brisé le code du Roŋoroŋo ». Cette assertion est complètement rejetée par la communauté scientifique.

En conclusion pour ce chapitre, il faut donc dire que même le fonctionnement basique du Roŋoroŋo reste inconnu, au point que beaucoup de linguistes et épigraphes doutent s'il s'agit même d'un système d'écriture, et non pas d'un modèle beaucoup plus abstrait, comme des simples pictogrammes ou un système mnémotechnique, car aucun essaie de déchiffrement complet n'est accepté par la communauté au large.

Pourquoi le système Roŋoroŋo n'est-il pas encore déchiffré ?

Le premier texte Roŋoroŋo, *Échançrée*, ainsi que la majorité du corpus, a déjà été découvert il y a des centaines d'années, cependant, même une description partielle semble encore loin, ou, selon de la source qu'on consulte, impossible. Cela donne naissance à une question évidente : Pourquoi le Roŋoroŋo n'a-t-il pas encore été déchiffré, malgré tous les efforts des chercheurs ?

Pour répondre à cette question très fréquente, je propose 4 raisons clés :

1. **Le nombre de textes lisibles** : Tout le corpus inclus, le Roŋoroŋo compte seulement 27 exemplaires authentiques, comparés par exemples au Cunéiforme ou les Hiéroglyphes Égyptiens, où les épigraphes profitaient des centaines de textes, rendant une analyse comparative beaucoup plus effective et probante.
2. **Manque de contexte** : Quelque chose qui a extrêmement facilité par exemple le déchiffrement des Hiéroglyphes Égyptiens était la vaste quantité d'illustrations visuelles accompagnant le texte. Les objets Roŋoroŋo, par contre, ne démontrent pas une seule de ces illustrations, rendant l'identification du contenu plutôt difficile.
3. **Manque des textes bilingues** : Tous les objets contiennent que du texte en Roŋoroŋo, et non pas dans une autre écriture, comme était le cas avec la *Pierre de Rosette*, une inscription en Hiéroglyphes Égyptiens et égyptien démotique, suivie d'une traduction en ancien grec. La comparaison de ces textes a servi en large partie au déchiffrement des premiers. Un tel texte n'existe pas dans le corpus du Roŋoroŋo.
4. **Destruction de la culture ancienne et changement de la langue** : Une autre raison pour le mystère continu du Roŋoroŋo est le manque d'informations sur les anciennes façons de vie des Pasquaïens, ainsi que, encore plus signifiant, le changement de la langue Rapa Nui au fil du temps, à cause des forces extérieures. Cela veut dire que la forme de la langue dans laquelle les artefacts Roŋoroŋo sont écrites, appelé Rapa Nui Ancien, était probablement vastement différent de la langue moderne, étant seulement attesté dans quelques récitations traditionnelles (comme celles de Daniel Ure Va'e Iko). Une reconstruction de cette forme précoloniale n'a jamais été réussite.

Regroupant ces facteurs, on pourrait donc dire que, en effet, le petit ensemble de textes ainsi que l'extinction rapide de l'ancienne culture de l'île constatent la barrière la plus difficile à surmonter au cours de l'histoire du déchiffrement du Rongorongo.

Conclusion du Travail Personnel et Avis

En conclusion, je voudrais dire que, au niveau du thème, ce Travail Personnel était, à ce point-ci, le plus intéressant. Au cours de mes recherches, je n'ai pas seulement appris maintes choses sur le Roŋoroŋo, mais aussi sur l'histoire et la culture de l'île de Pâques, ainsi que, par association, le Chili.

Le processus de, peu à peu, acquérir des sources et de les lire et transformer d'abord en notes et ensuite en texte pour la version finale a aussi été une expérience très éducative ainsi que, en certaines parties, difficile. Particulièrement pour les éléments plus niche et moins globalement connues par le public, comme des analyses et descriptions des artefacts individuels, la recherche se montrait très laborieuse.

Les recherches scientifiques sur le Roŋoroŋo continuent, même si l'enthousiasme du public semble avoir disparu il y a longtemps. Ces recherches récentes sont d'une nature très précautionneuse, ne voulant pas, par exemple, répéter les erreurs de leurs prédécesseurs d'assumer trop de choses sans évidence. Les efforts plus récents se concentrent plutôt sur la nature physique des objets, comme par exemples les analyses botaniques de Orliac dans les années 2000 ou les preuves d'authenticité de l'objet *Raŋitoki* en 2018. Une grande partie de l'énergie est aussi consacré aux corrections d'erreurs, comme une révision de l'inventaire de glyphes de Barthel, car il avait, par accident, classés quelques glyphes qui maintenant ont été prouvés d'être des allographes, alors de variantes d'autres glyphes, comme séparés. Ces corrections admettent, entre autres, l'utilisation des ordinateurs pour pouvoir plus facilement identifier des motifs en commun. La recherche moderne emploie alors, comme vu dans ces exemples, préférablement des méthodes et appareils techniques nouveaux.

La découverte de l'objet *Raŋitoki* préserve aussi l'espoir que, avec le passage du temps, des nouveaux objets Roŋoroŋo seront identifiés et ajoutés au corpus, particulièrement dans les collections antiquaires et trésors familiales.

Tout en tout, je trouvais ce Travail Personnel évidemment très passionnant, le plus de tous mes TraPes en fait, et j'aimerais continuer mes recherches sur ce sujet dans le futur.

Bibliographie / Sources

Sources digitales

- <https://islandheritage.org/intro-to-easter-island/rongorongo/>
- <https://www.easterisland.travel/easter-island-facts-and-info/rapa-nui-language/learn/>
- <https://langsci-press.org/catalog/book/124>
- http://kohaumotu.org/rongorongo_org/
- <https://imagarapanui.com/en/rapa-nui-culture/rapa-nui-language/>
- <https://omniglot.com/writing/rapanui.htm>
- <https://www.daytranslations.com/blog/rapa-nui-easter-island/>
- <https://www.daytranslations.com/blog/rapa-nui-easter-island/>
- <https://www.bbc.com/travel/article/20180605-the-language-at-the-end-of-the-earth>
- <https://www.tandfonline.com/doi/epdf/10.1080/15564894.2021.1950874?needAccess=true&role=button>
- <https://en.wikipedia.org/wiki/Rongorongo>
- https://en.wikipedia.org/wiki/Decipherment_of_rongorongo
- <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/15564894.2021.1950874>
- <https://journals.openedition.org/jso/6695>
- <https://academic.oup.com/dsh/article/37/2/497/6387816>
- <https://www.saexpeditions.com/blog/post/history-of-easter-island-whats-in-a-name>

Sources physiques

- *L'île de Pâques – Des dieux regardent les étoiles* par Catherine et Michel Orliac
- *Halley, Hünen, Hinkelsteine – die großen Rätsel der Menschheit* par Peter James et Nick Thorpe
- *Die Entzifferung alter Schriften und Sprachen* par Ernst Doblhofer
- *Rongorongo: The Easter Island Script: History, Traditions, Text* par Stephen Roger Fischer
- *Grundlagen zur Entzifferung der Osterinselschrift* par Thomas Barthel
- *British Museum Objects in Focus: Hoa Hakananai'a* par Jo Anne Van Tilburg